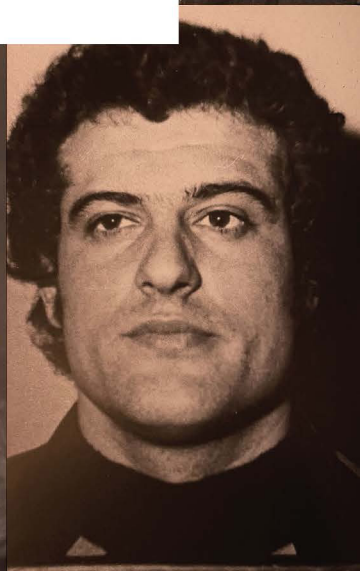
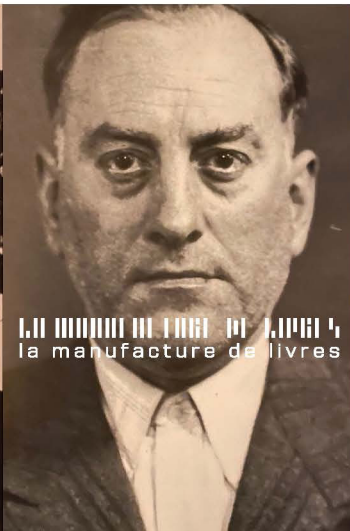


# Une histoire du milieu

De 1850 à 2000, grand banditisme  
et crime organisé en France

JÉRÔME PIERRAT



la manufacture de livres



# Une histoire du Milieu



Jérôme Pierrat

# Une histoire du Milieu

De 1850 à 2000, grand banditisme  
et crime organisé en France

Édition revue d'*Une histoire du Milieu*  
paru aux Éditions Denoël

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos nom et adresse  
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 978-2-35887-989-7

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

## TABLE

Introduction .....	11
--------------------	----

PREMIÈRE PARTIE  
LA GENÈSE DE LA PÈGRE MODERNE  
(1850-1914)

1. Le creuset parisien .....	17
2. Le parcours type du mauvais garçon .....	31
3. Souteneurs, casseurs, tricheurs... à chacun sa spécialité	43
4. Tous à Montmartre, le nouveau royaume .....	57
5. Marseille, l'autre capitale de la pègre .....	61

DEUXIÈME PARTIE  
LES VOYAGEURS  
(1860-1914)  
ROIS DE LA TRAITE DES BLANCHES

1. À la conquête du Nouveau Monde .....	67
2. Tous les chemins mènent au tapin .....	75
3. La grande guerre ou le temps des bonnes affaires.....	85

TROISIÈME PARTIE  
LE MILIEU ENTRE EN SCÈNE  
(1919-1939)

1. Le deuxième souffle de la traite .....	93
2. De Cayenne à Buenos Aires, les amis du bagne .....	111
3. Ces messieurs les propriétaires.....	121
4. Marseille, de faux airs de Chicago .....	133
5. Sur la Côte et en province .....	153
6. Paris-sur-Crime.....	163
7. La province à Paris. Les Corses s'installent.....	175
8. Les régions de la truanderie.....	201
9. Le Milieu sur quatre roues.....	213

QUATRIÈME PARTIE  
LES VOYOUS DANS LA GUERRE  
(1939-1945)

1. Paris à l'heure allemande .....	223
2. Marseille, zone libre... de droit .....	239
3. Sauve-qui-peut et retournement de veste.....	247

CINQUIÈME PARTIE  
LA FIN D'UNE ÉPOQUE  
(1945-1970)

1. Crissement de pneus et rafales de « tétine » .....	259
2. Pour vivre heureux, vivons cachés.....	287
3. Du riffi à Paris.....	297
4. Les « gros business » .....	319



5. Barbouzes et gros bras.....	353
6. Du trottoir au proxénétisme immobilier.....	363

SIXIÈME PARTIE  
BIENVENUE AU GRAND BANDITISME  
(1970-2003)

1. Les Corses se rangent.....	369
2. Les cartes sont redistribuées.....	379
3. Les Parisiens passent au guichet.....	397
4. Des gagneuses silencieuses.....	409
5. Quand les fourgons font boum.....	419
6. La relève est assurée.....	433
<i>Sources</i> .....	441



## INTRODUCTION

Ni parrains ni Mafia : le truand français est un indépendant. Loin du fantasme d'un crime organisé pyramidal, le Milieu est une communauté d'hommes qui se reconnaissent. Des types qui ont suivi la même voie, celle qui conduit en prison, à la morgue et quelquefois au sommet, par la force des armes. Le truand hexagonal est ainsi fait, il ne supporte pas l'autorité. Sa place au soleil des voyous, il l'a obtenue tout seul, dans la spécialité, et avec les amis et coéquipiers qu'il a choisis. Ensemble, ils forment déjà un petit Milieu. Ils sont regroupés géographiquement – si leurs activités sont liées au contrôle d'un territoire – ou, s'ils sont mobiles, reconnus comme experts dans leur branche, comme les braqueurs. La voyoucratie est l'agglomération de ces compétences, l'addition de tous ces cercles qui forment une entité informelle, sans limites. Mais avec une hiérarchie. En bas de l'échelle, le débutant ou le minable, en haut, le beau voyou sorti du lot, qui a su s'imposer. Il est craint et respecté, mais peut être vite remplacé. Le caïd ne doit sa place qu'à son aura personnelle, s'il disparaît aucune organisation ne lui survivra. L'inverse de Cosa Nostra. Collègues, équipes adverses, jeunes loups aux dents longues, la menace est partout. Tapie dans l'ombre, à l'affût des signes de faiblesse. La prison qui éloigne du terrain, l'embourgeoisement qui

guette le voyou arrivé, l'ambition débordante de jeunes sans foi ni loi. Le schéma est immuable, l'histoire de la pègre un éternel recommencement depuis cent cinquante ans et l'entrée dans l'ère contemporaine, industrielle, urbaine et capitaliste.

Le fond reste le même, la forme s'adapte. Ce qui évolue, c'est le découpage du territoire, l'occupation de l'espace et les activités de ces messieurs. Le Milieu vit sur la société, suit ces évolutions et s'en nourrit. Les voyous ont suivi l'essor des villes, leur mutation, la création de leurs centres, des zones qui concentrent les richesses et les plaisirs.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les meilleurs éléments de chaque quartier – autant de villages dans la ville – se sont retrouvés dans un même périmètre, formant à l'échelle municipale un premier « milieu ». Lié à un territoire, celui de la prostitution, qui crée la première chaîne, le premier ciment, le premier enjeu. Cette activité ne peut être isolée. Pratiquée dans la rue, elle nécessite une place sur le bitume, un hôtel, un voyou pour encaisser et s'imposer. Les femmes se connaissent, leurs hommes aussi. Même principe pour les maisons closes, regroupées en province dans les quartiers réservés, qui mettent en scène tenancier, proxénète, placeurs... Des bars servent de relais, de balises dans l'obscurité du monde souterrain. D'autres viennent se greffer, s'entremêler, les voleurs – casseurs, cambrioleurs, braqueurs... – et les receleurs. Les hommes sont exclusifs ou jouent sur plusieurs tableaux. Et puis, il y a la prison et ses variantes, maison de correction, corps d'épreuve de l'armée, centrale... où naissent des amitiés et s'étoffent les relations. Et les passions et les intérêts communs : le jeu qui rassemble les différents corps de métier autour du même tapis, les vendeurs d'armes et les fabricants de faux papiers. À l'échelle d'une ville, un Milieu est né, symbolisé par ses caïds, sa répartition des cartes et ses règlements de

comptes qui changent régulièrement la donne. À Marseille, à Lyon, à Grenoble, à Bordeaux, à Lille...

À Paris aussi, jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Ensuite, la pègre a encore évolué. Suivant les mouvements démographiques, les voyous des quatre coins de France sont montés à la capitale, rejoindre son million d'habitants. Paris est devenue une exception de la truanderie. Trop grande pour appartenir à une poignée d'hommes. Les provinciaux de tous pays s'y sont retrouvés, en gardant des attaches municipales et régionales. Et la pègre a pris une envergure nationale. Non pas dans la répartition de ses activités, mais par la multiplication de ses liens créant un axe majeur, qui relie Paris, Lyon, Marseille et leurs régions, avec des satellites, Bordeaux, Strasbourg, Le Havre, Nantes, Lille...

Durant cette période de l'entre-deux-guerres, le Milieu s'est adapté, modernisé. Ajoutant au tiercé classique – prostitution, vol, jeu – le racket et les trafics. Les voyous aussi ont changé, délaissant progressivement le folklore, recherchant, pour les plus en vue, l'anonymat. Ce qui n'est pas encore gagné. L'ostentation, faite de signes extérieurs d'une nouvelle richesse – bagues, brillants et pompes bicolores... – remplace les attributs de la « zone ». Les complets et les feutres se substituent aux casquettes et aux espadrilles des escarpes de barrière, aux melons et gilets fleuris des hommes de poids des boulevards. Les pistolets sont préférés au couteau, et les voitures entrent dans la ronde. Des passerelles avec le monde politique, avec le show-business et ses vedettes, se créent.

La Seconde Guerre mondiale va encore bouleverser les choses. De nouvelles têtes, issues des combats et des combines, rejoignent la cohorte des hors-la-loi. La quête de l'honorabilité se poursuit, le caïd imite l'homme d'affaires, les liens politiques – individuels – noués dans le maquis

et les réseaux gaullistes sont renforcés. Mais ne nous y trompons pas. Le Milieu français reste dur, authentiquement criminel. Si les truands investissent dans le légal, magouillent dans l'affairisme local, leur fonds de commerce est traditionnel : vol, jeu, prostitution, arnaque, drogue... Et le recrutement le même. Les mauvais garçons viennent rarement des beaux quartiers. Le grand banditisme puise dans les basses classes de la société et ceux qui s'y sont succédé : les Français de souche puis, au fur et à mesure de leur enrichissement et de leur diminution dans les coins défavorisés, les jeunes issus de l'immigration.

Ce livre raconte la grande saga de cette communauté où petites et grandes histoires se croisent, avec leurs figures, leurs trafics, et leurs guerres. Tous n'y sont pas bien sûr. La plupart, qui étaient oubliés ou ignorés, le resteront. Les autres apportent un peu de lumière pour éclairer cette part d'ombre de la société.

PREMIÈRE PARTIE

---

LA GENÈSE DE LA PÈGRE MODERNE  
(1850-1914)





## 1.

### LE CREUSET PARISIEN

Pègre, Milieu, grand banditisme... Quel que soit le nom que les époques lui donnent, la communauté des malfaiteurs professionnels est avant tout urbaine. Née de l'exode rural, du développement des villes et de la révolution industrielle. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, la figure du truand change. Le brigand des campagnes de l'Ancien Régime cède la place à son cousin des villes. D'abord peu reluisant, il évolue dans un Paris crasseux et miséreux. Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'afflux soudain de population a doublé le nombre d'habitants. La ville, malsaine, étouffe.

Le hors-la-loi parisien est l'héritier de la truanderie moyenâgeuse. Celle qui a hanté les différentes cours des miracles de la capitale depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, dont la plus célèbre se situait non loin de la porte Saint-Denis, entre la rue Neuve-Saint-Sauveur et l'impasse des Filles-Dieu. Des dépotoirs où se mêlaient voleurs, mendiants, faux et vrais infirmes, prostituées et leurs progénitures.

Jusque sous la monarchie de Juillet, les ruelles de la Cité sont leur repaire, avec leurs cabarets borgnes, leurs tavernes et leurs maisons closes. Le territoire est prolongé par les quartiers du Palais-Royal sur la rive droite, et de Maubert, de l'autre côté du fleuve. Si la pègre existe, elle n'a pas encore la forme du Milieu moderne. Associée aux gueux et marginaux de toutes sortes, elle évolue dans les bas-fonds, le troisième dessous de Victor Hugo.

Le souteneur, sa future vedette, n'a pas encore pris la mesure de son rôle. Bientôt, la prostitution deviendra l'épine dorsale du Milieu contemporain, son fondement. En attendant, en ce début de XIX<sup>e</sup> siècle, le proxénète – deuxième plus vieux métier du monde – n'est encore qu'un artisan et une des composantes de la marge. Le plus souvent, il surveille son unique ressource, attendant sa comptée pour manger. À lui les filles de rue de la plus basse classe, celles qui se perdent dans les bras des soldats et des ouvriers. Les autres sont cloîtrées derrière les volets des maisons closes. Le gâteau de la prostitution échappe aux « dos verts ». Il revient à ces dames. Celles qui tiennent les tolérances, les maquerelles qui règnent en maîtresses.

*L'amour tarifé, une affaire de femmes*

Après la Révolution, les autorités, dans un élan « sanitariste » et hygiéniste, ont multiplié les mesures de surveillance des filles publiques. En 1796, un registre des prostituées est établi. L'année suivante sont créés la police des mœurs ainsi que les dispensaires de salubrité destinés aux visites médicales obligatoires. En 1804, un décret – renforcé par ceux de 1823 et 1830 – régleme les maisons de tolérance. Les tenancières – seules les femmes sont autorisées à dormir dans l'établissement – s'occupent alors de ces dernières.

En maison, nul besoin de protection. Et le recrutement est aisé. La paie est parfois bonne et la retraite rapide. « Ça » ou la fabrique aux cadences infernales... Les jeunes femmes n'ont qu'à sonner et se présenter. Pour renouveler le cheptel, les tenancières se les échangent entre elles. Ou font appel aux courtières qui recrutent les filles dans les hôpitaux, les gares, à leur sortie de prison, repérant les malheureuses. Les pourvoyeuses sont rémunérées à la commission par les patronnes. Seule une infime partie des filles de maison entretient un souteneur, à qui elles préfèrent leur amant de cœur.

Les rares maquereaux à surnager sont mariés à des tenancières. Jusqu'en 1850, on les rencontre sur l'île de la Cité où ils ne contrôlent qu'une poignée des nombreuses tolérances qui partagent le quartier avec des logements insalubres. Tandis que ces dames font tourner la boutique, ces messieurs tiennent un estaminet à proximité, accueillant la fine fleur du quartier. Plus pour longtemps. Un homme va bientôt les chasser.

*Le décor se met en place*

Durant le Second Empire, la ville est éventrée, son centre assaini et aéré. Préfet de Paris de 1852 à 1869, le baron Haussmann métamorphose la capitale. Neuf hectares et vingt-cinq mille maisons sont rasés autour de Notre-Dame. La Cité, lacis de venelles puantes et refuge de tous les malandrins, disparaît. S'ensuit une lente migration. Le petit peuple quitte les arrondissements centraux pour la périphérie. En 1860, les communes (Belleville, Montmartre, Ménilmontant...) situées entre la barrière des Fermiers-Généraux (construite à partir de 1780) et l'enceinte de Thiers érigée en 1844 deviennent des arrondissements parisiens. Paris en compte déjà vingt. La population ouvrière s'y masse. D'abord réfugiée dans les zones qui bordent la barrière des Fermiers (vers les portes Saint-Martin et Saint-Denis), elle enjambe cette dernière pour s'installer massivement dans les quartiers de l'Est parisien et du sud (notamment Grenelle).

La cohorte des gueux suit. Les fortifications et les boulevards extérieurs deviennent les nouveaux royaumes du crime. La Courtille (qui s'étendait du faubourg Saint-Martin au haut de la colline de Belleville, et qui fut coupée en deux lors de l'édification du mur des Fermiers-Généraux) est un repaire de voyous.

Les truands sont chauvins. À chaque village de Paris sa criminalité.

*Bonjour les Hommes*

Issus d'une même aire géographique, ils s'assemblent en bande et fréquentent le quartier et ses institutions : bals, estaminets... Et bien sûr les filles. Mais ils ne s'aventurent guère en dehors de leur territoire. Le gros des troupes est composé de jeunes marlous, rôdeurs de barrière, qui ne sont plus des délinquants juvéniles, et pas vraiment des caïds. Les seigneurs de ces royaumes sont des terreurs locales qui fédèrent les forces vives du pavé.

La prostitution devient le fondement de la pègre. Le vrai « milieu », c'est celui des proxénètes. Le métier alimente un réseau informel. Ses différents acteurs – souteneur, fille, hôtelier, placier, tenancier... – forment un petit monde à part.

En quelques années, le secteur s'est masculinisé. Tout comme l'ensemble de la prostitution en maison. Au côté de la figure de la mère maquerelle ou du bordel à la papa, tenu par un bon petit couple, se dessine le nouveau visage de cette industrie.

À partir de 1850, s'amorce le déclin des tolérances. Leur nombre chute. À Paris, elles passent de 180 en 1810 (200 en 1840 ; 145 en 1870) à 72 en 1888. À l'inverse, la prostitution de rue composée de filles soumises (en cartes, enregistrées à la préfecture) et de clandestines augmente. Ces dernières catégories sont aux prises avec les Hommes. Pour travailler dans la rue, il faut une protection. Le phénomène s'observe également aux États-Unis et en Angleterre. Dans les pays anglo-saxons, les campagnes abolitionnistes, virulentes à partir de 1870, poussent les filles dans la rue et dans les bras des proxénètes.

La prostitution mute. Subissant le vent du capitalisme naissant, elle se criminalise. Les filles comme leurs homologues ouvrières passent sous la coupe du patronat.

De plus en plus de filles de rue, de plus en plus de souteneurs et de moins en moins de maisons et de places libres.

Les affaires ne tardent pas à être définitivement mises en coupe réglée par ces messieurs.

*Les lois de la pègre*

Activité de base du truand, le proxénétisme permet de faire un franc avec zéro. Et d'investir alors dans d'autres domaines. Mais, pour en tirer bénéfice, le voyou doit défendre sa femme, son gagne-pain, et son secteur contre les concurrents, les jaloux et les envieux.

Attention à celui qui trahit la loi de la pègre ! Ses règles non transgressables et non écrites sont dictées par les bonnes manières et la mentalité : ne pas collaborer avec la police et faire son temps « en homme », ne pas trahir, ne pas prendre la femme d'un autre, tenir son rang, assister les amis en cavale ou en prison... Ce code en vigueur depuis toujours dans le monde des coquins n'est pas fondé sur l'honneur. Il est d'abord une nécessité dans ce milieu souterrain. Seul le silence peut garantir la sécurité. Et la parole donnée est indispensable pour traiter des affaires occultes qui ne reposent que sur la confiance.

C'est d'abord la peur qui fait respecter les dix commandements du pégriote. En cas d'insoumission, c'est la mort.

Mais si personne n'est là pour les rappeler à l'ordre, nombreux sont les voyous à les transgresser lorsque ça les arrange. Pas vu, pas pris. Les indicateurs sont foule, ils constituent même la première source de la police pour lutter contre la pègre. Les motivations sont diverses : éliminer un concurrent, obtenir un condé (protection d'un policier pour laisser travailler une fille ou pour tenir un cercle de jeu clandestin), lever une interdiction de séjour...

Sans compter les embrouilles internes, non moins nombreuses. La désinformation est de rigueur pour discréditer un collègue, lui attribuer de mauvaises intentions, de mauvaises paroles sur les uns et les autres. Certains indéli-

ne se soucient guère plus du partage équitable du butin, ou du titre de propriété de l'un sur telle ou telle fille. Autant de situations qui conduisent au coup de couteau entre les épaules.

### *Les chevaliers du surin*

Les conflits se règlent le plus souvent par le sang versé. La pratique de l'amende (versée par le nouveau propriétaire de la fille à son ancien protecteur) n'apparaît qu'après-guerre.

Jusqu'à la Belle Époque, c'est le temps des durs. Les affaires se règlent à coups de lame, d'os de mouton ou encore au bouledogue, un petit revolver artisanal qui tire des balles de plomb. Il rivalise avec le pistolet apache, créé par un certain L. Done et qui comporte un mécanisme de revolver avec un barillet à six coups, une lame de poignard pliante et un coup de poing américain en cuivre. Les armes à feu ne sont pas très courantes en cette fin de siècle. La police elle-même – comme les encaisseurs de banque – ne sera dotée de pistolets automatiques qu'en 1912, à la suite de l'affaire Bonnot<sup>1</sup>. Le problème est exclusivement technique. La loi est, elle, particulièrement laxiste en matière de port d'armes : 16 francs d'amende devant un tribunal de simple police.

Si quelques-uns jouent déjà du revolver, la première apparition du vrai calibre a lieu en 1903. Clarençon, un lieutenant d'Alexandre Jacob – cambrioleur anarchiste qui inspira à Maurice Leblanc le personnage d'Arsène Lupin –, est un des premiers à utiliser un browning lors des multiples cambriolages de la bande. En attendant, les voyous se tirent dessus avec des balles de plomb qui tuent rarement. Les combats ne se soldent pas forcément par des morts. Plus souvent par

---

1. Les armes de la bande à Bonnot, des 7.65 à huit coups nickelés, proviendraient du casse d'une armurerie rue Lafayette perpétré en 1911 par Michel des Gobelins, beau-frère du Grand René Lambert, mort en prison alors qu'il tirait vingt ans pour le meurtre d'un policier.

des cicatrices et des humiliations. On parle de bagarre à la loyale, d'homme à homme. La force physique règne, mais aussi l'habileté au couteau, la ruse et le courage. Autant de qualités qui font le bon truand. Avec la discrétion.

Les questions ne se posent pas, l'ignorance est une assurance sur la vie. L'anonymat est de rigueur, les surnoms aussi. Les Parisiens, adeptes de la langue verte, en usent le plus facilement. Inspirés par l'origine géographique ou une particularité anatomique ou psychologique : Émile de Grenelle, Charlot le Latin, Gégène le Tatoué, Armand les Yeux-Bleus ou, plus fleuris, Bouche d'égout, Tête de mort, Grenouille, le Marquis... Avec l'âge, le sobriquet peut changer, se transformer en marque de fabrique et de respect. Affublé d'un surnom, le garçon n'a plus qu'à le faire connaître...

### *Casquettes et rouflaquettes*

Peu à peu se dessine une caste propre, qui échappe à sa condition. Le voyou quitte les pauvres, se détache du « boulot », le travailleur qu'il méprise. Son combat, il le mène seul. Une lutte, non pas pour l'égalité, mais pour sa richesse personnelle. Sa « reprise »<sup>1</sup> à lui est individuelle. Nulle envie de changer le monde, il en vit. La société ? Il s'enrichit sur son dos et évolue avec elle.

Avec ses semblables, il forme un monde à part, en marge de la société, de ses lois et de ses caves. Et surtout reconnaissable.

Dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, casquette sur la tête, ceinture de force autour de la taille, foulard autour du cou et espadrilles aux pieds, la pègre des faubourgs promène une silhouette identifiable. À partir de 1870, les pégrits parisiens affichent peu ou prou le même uniforme. On le dit popularisé

---

1. Reprise individuelle : expression employée par les anarchistes. « Reprise » est synonyme de récupération.

par les gars de la Mouff (la rue Mouffetard), près du quartier Maubert. Les arcans du coin portent le pantalon à pattes en velours noir créé par le tailleur Besnard (il donnera son nom argotique au pantalon) qui officie 65, rue Mouffetard. Ils arborent la casquette de chez Panet, magasin de nouveautés de la même rue. À partir de 1880, c'est la « Deffe » (qui désigne la casquette en argot) de chez Desfoux, rue de la Monnaie. Viendront ensuite la Grivelle (création de Grivel, rue de la Gaité), la David, la Louis XI... En 1850, la blouse a fait son apparition, puis, à partir de 1880, c'est la veste signée du Franc-Picard, rue du Faubourg-du-Temple, qui est en vogue. Pour compléter la mise, il faut arborer la ceinture brise-homme, à la mode entre 1860 et 1885. Large, bleu ou rouge, elle est frangée aux extrémités. Sous la casquette, la coupe en accroche-cœur, les cheveux collés aux tempes, est attribuée au coiffeur Cayla qui tient salon lui aussi à la Mouff.

### *Les lumières de la ville*

Le Milieu prend forme. Délaissant l'ombre et la misère, la pègre migre vers la lumière et les plaisirs. Le nouveau Paris des boulevards lui ouvre ses portes.

À partir de 1870-1880, les Hommes des faubourgs descendent en centre-ville.

Les Grands Boulevards, de la rue Poissonnière à la Madeleine, œuvre du baron Haussmann, les attirent. Ils forment le centre de Paris. Cafés, théâtres, restaurants, magasins... le Parisien a l'embarras du choix. Il y flâne et s'y amuse. Et au programme des attractions s'ajoutent bientôt les filles, sous la protection de ces messieurs.

Dès l'après-midi, elles descendent travailler dans le centre. Venues de Grenelle, Ménilmontant, Belleville, Saint-Ouen, elles arpentent, entre autres, les Grands Boulevards, les abords de l'Opéra, les Champs-Élysées, le boulevard Sébastopol et le



quartier Bonne-Nouvelle, à proximité des portes Saint-Denis et Saint-Martin. Ses petites rues obscures abritent l'une des plus fortes concentrations d'hôtels garnis, qui reçoivent les filles de rue. Certaines se partagent même des chambres meublées, dans lesquelles elles font monter le client. Si une fille atterrit à la prison Saint-Lazare dans le faubourg Saint-Denis, ses collègues paieront la chambre qui l'accueillera à son retour. Sinon, pour exercer, il lui reste les dix-sept « tolérances » qui se partagent le quartier. Ici pas de querelles de bandes, ni de territoire, le pavé est à tout le monde. C'est une zone franche de la prostitution. Notamment le boulevard Sébastopol, achevé en 1855. Les femmes y déambulent par groupes sur ses larges trottoirs.

Leurs hommes ont suivi. Enfin, pas tous. La hiérarchie du Milieu est calquée sur la géographie de la prostitution. Aux « julots casse-croûte » correspondent les « pierreuses des barrières », et ainsi de suite. Les « mecs » prennent du galon en pénétrant à l'intérieur de la ville. Ceux qui investissent le centre ne sont pas tous des premiers prix de proxénétisme, mais ils sont en bonne voie. Ces messieurs s'installent aux abords des portes Saint-Martin et Saint-Denis, au carrefour du Sébasto, de Bonne-Nouvelle, des Grands Boulevards. Les nombreux bistrotts du quartier leur servent de point de chute. En abrogeant le décret de 1851, la loi du 17 juillet 1880 facilite l'ouverture d'un débit de boissons. Cette dernière n'est plus soumise à l'autorisation administrative. Les établissements se multiplient. C'est la mode des brasseries à femmes, apparues avec l'Exposition universelle de 1867, qui proposent pour le même forfait l'alcool et l'amour. Quelques-uns des tauliers de la Cité se sont reconvertis en patrons de brasserie. Ancêtre du bar à bouchons actuel, les filles – appelées les verseuses – y touchent une commission sur les consommations. En l'occurrence des chopes de bière. En parallèle, se développent les beuglants de province. Les cafés-concerts, bordels déguisés,

envahissent la province en 1870-1880. Et le recrutement de ces dizaines de chanteuses a lieu à Paris. Plus précisément dans le quartier des spectacles et des théâtres des portes Saint-Martin et Saint-Denis... Là, des agents lyriques attirent par petites annonces les candidates à la scène.

### *Le périmètre des Halles*

À deux heures du matin, à la fermeture de leurs repaires, les Hommes migrent de quelques centaines de mètres. Aux Halles, les débits de boissons restent ouverts toute la nuit. La dérogation accordée par le préfet Andrieux à quelques établissements privilégiés a été élargie à l'ensemble du périmètre. À l'origine, il s'agissait d'accueillir et restaurer les maraîchers arrivés de banlieue en pleine nuit avec leur charrette de fruits. De même pour les ouvriers typographes de la presse. Les voyous, eux, ont leurs adresses. L'obscur sous-sol du caveau des Innocents – le premier établissement à avoir bénéficié de la dérogation – est de ceux-là. Situé rue des Innocents, il ouvre entre minuit et midi. Au rez-de-chaussée et au premier dorment les honnêtes travailleurs qui attendent l'ouverture des Halles. Au sous-sol, la pègre conspire entre deux bocks. Un peu plus loin, c'est le caveau de la Jeune France, rue de la Grande-Truanderie : deux étages en sous-sols et plusieurs couloirs qui donnent directement dans les cours alentour. Les plus célèbres sont les cabarets la Belle de nuit, 18, rue des Halles (couplé à l'hôtel Saint-Privat, il est tenu par la veuve Engel depuis 1876) et l'Ange Gabriel, rue Pirouette.

À proximité se tient le bal des Gravilliers, installé depuis 1863 dans la rue du même nom, d'abord au 35 puis au 65. Un véritable repaire de marlous. Tout comme un certain nombre d'établissements de danse de la capitale. Qu'ils soient de la Moboco (Maubert), de Ménilmuche (Ménilmontant), de la Vilette, de la Chapelle ou de la Courtille (Belleville), les

truands venus des quatre coins de Paris gambillent sur des pistes réservées. L'un des plus célèbres est le bal de l'Alcazar d'Italie, avenue de Choisy. Malgré la pancarte affichée à l'intérieur, interdisant l'endroit aux souteneurs, ces messieurs s'y rencontrent chaque lundi après-midi, le jour de la pègre, des bagarres et des batailles rangées. Les lames fusent et les corps tombent régulièrement. Ce petit monde fréquente également le passage Thiéré. Une sombre ruelle qui abrite le Petit Balcon. Enfin, il y a chez Octobre, rue de la Montagne-Sainte-Genève. C'est là qu'officiera, vers 1910, le célèbre accordéoniste Mimile Vacher. Dans ces établissements, la danse obéit à des règles strictes. On n'invite pas la femme d'un voyou et on ne danse pas avec une fille qui vient de se refuser à un autre. Sinon...

### *Le faubourg Montmartre ou le haut du panier*

Ces gouapeurs à casquette, qui tourbillonnent le lundi, forment le bataillon principal de l'armée du crime. Mais pas son état-major.

Précédant la déferlante des quartiers périphériques, dès 1860, un groupe d'hommes se retrouve au cœur de la ville. Ce sont tous de vieux chevaux de retour – selon l'expression de l'époque. Habités des maisons centrales, multirécidivistes, âgés de trente à cinquante ans, ils constituent la crème des truands. Et, à ce titre, ont réservé le gâteau. Leur quartier général est le faubourg Montmartre.

Ce n'est pas vraiment un hasard. Le coin, non loin de la Bourse et de l'Opéra, concentre la majorité des grandes maisons closes de la capitale. Depuis la destruction des traditionnels quartiers de prostitution, de nombreux « gros numéros » ont ouvert dans les rues qui bordent les nouvelles avenues, aux alentours de la Madeleine, de l'Opéra et surtout de la Bourse. Déjà, avant les grands travaux, le faubourg Montmartre et son

quartier étaient le troisième marché aux femmes de la capitale derrière la Cité et le Palais-Royal. Un tiers des femmes de maison s’y concentraient. Et tout en haut du faubourg, s’étire le quartier Breda, autour de l’église Notre-Dame-de-Lorette. De nombreuses filles y logent, surnommées les lorettes. Au sud du faubourg, c’est la rue Montmartre qui abrite plus d’une soixantaine de débits de boissons. Naturellement, après la destruction de leur fief, les caïds se sont retrouvés au faubourg pour leurs affaires. Certains cafés et hôtels de l’artère, ainsi que de la rue Lamartine, leur offrent la discrétion nécessaire.

Ces hommes sont là pour faire du commerce. Approvisionner les maisons de Paris et de province en chair fraîche. Les tolérances parisiennes recrutent leurs filles dans la France entière et à l’étranger. Le faubourg Montmartre, c’est la Bourse des traitants.

Jusqu’en 1860-70, les placiers sont surtout des placières. Puis dans leur sillage, apparaissent d’autres requins, à moustache cette fois. La profession, non reconnue, est toutefois tolérée par les autorités – le placier puis placeur doit tenir un carnet qui mentionne le nom de la fille, la date et le lieu de son envoi. Si les maisons existent, il faut bien les approvisionner. Ces messieurs vont désormais s’en charger.

Mariés à des tenancières – ils viennent faire leurs courses ou s’échanger des pensionnaires –, ou proxénètes confirmés, ils ont noué avec les années, la prison et les voyages, des relations dans ce milieu. Ce qui leur permet d’être des placiers efficaces. Le coin est également un des hauts lieux de la prostitution de rue. Les filles de joie se massent à l’angle du faubourg et des boulevards, et les brasseries modernes de la rue accueillent leur lot de prostituées. Assises à la première rangée de tables, elles se proposent au regard des passants.

Le faubourg Montmartre, c’est le haut du panier. La consécration du proxénète. Parisien, bien sûr, comme Lucien Bouconnard qui finira relégué en Guyane, ou Adolphe Turenne,

dit Moricaud, un ancien de la Villette acquitté aux assises pour un vol qualifié en 1879 puis condamné à deux ans pour traite en 1892. À chaque arrestation, il simulait la folie. Mais il y a aussi des provinciaux. En 1905, Marius Rouvergues, Marseillais né à Alger et très habile au rasoir, est le patron des Phocéens. Les « importés », comme on les appelle, viennent pour la plupart du Sud, de Marseille, puis, à partir de 1890, de Corse (eux aussi passés par Marseille) et d'Algérie. Au numéro 61 du faubourg, Monsieur Estival accueille ces derniers – le plus souvent des colons installés dans le département – dans son bar la Gentiane.

Pour survivre, une maison doit proposer des nouveautés, blondes, brunes, petites et grosses, mais aussi françaises comme africaines...

Les hommes du faubourg n'arborent ni la casquette, ni le foulard du marlou. Distingués, ils s'affichent en chapeau melon, gilet fleuri, chemises sans col et bottines vernies. Dans leurs costumes bourgeois – quoique un peu voyants – ils font figure de modèle pour la confrérie des souteneurs. Les jeunes voyous qui courent sur les fortifs se narrent leurs exploits, les plus âgés recherchent leur considération. L'un de ces nantis se promène au bois de Vincennes avec sa voiture emmenée par deux chevaux. Tué dans une rixe en 1882, cet ex-souteneur était marié à une tenancière de la rue Sainte-Marguerite, entre la rue de Charonne et le faubourg Saint-Antoine. Ils avaient acheté la maison en 1878 à sa fondatrice, une ex-fille de joie mariée elle à un lutteur et qui l'avait ouverte en 1875.

Mais avant d'atteindre la plus haute marche de la pègre et d'intégrer le cercle fermé des hommes de poids, le chemin est long. Parsemé d'embûches.

Les mauvais garçons tricolores ont sensiblement tous le même parcours. Au moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En parallèle de la société, ils ont leurs écoles du crime, leurs diplômes et leurs titres de gloire.



## LE PARCOURS TYPE DU MAUVAIS GARÇON

Le futur truand est généralement urbain, issu des quartiers ouvriers périphériques, ou carrément de la zone. Son terrain de jeu est la rue, dont il goûte le sirop. Dans le meilleur des cas, ses parents, quand il en a, triment comme ouvriers. Sur le pavé, il s'initie aux petits chapardages réalisés avec les copains du quartier. Vols à l'étalage, à la roulotte, vol de zinc sur les chantiers, vol au radin (pénétrer dans une boutique pour y vider le tiroir-caisse en profitant de l'inattention du propriétaire). Tout est bon pour se faire une petite pièce. Jusqu'à la chute. Et l'aller simple pour la colonie pénitentiaire, première étape de la formation professionnelle.

### *La colonie pénitentiaire, l'apprentissage du caïdat*

Les bagnes d'enfants qui existeront jusqu'à la Seconde Guerre mondiale vont accueillir une grande partie des futures vedettes du Milieu : Jean-Baptiste Buisson, dit le Nuss, redoutable truand lyonnais et frère d'Émile, l'ennemi public des années 1950, goûtera le régime d'Aniane dans l'Hérault. René Girier, dit la Canne, braqueur célèbre des années 1940 et 1950, ira lui à la colonie de Saint-Maurice... La liste est longue des anciens pensionnaires des maisons de correction devenus des truands chevronnés. Le projet pédagogique à base de

coups de trique, allié à l'enfermement de centaines de gosses, forgera les caractères. Et lancera quelques carrières, avec plus ou moins de réussite.

Jusqu'en 1830, les mineurs délinquants et vagabonds sont enfermés avec les adultes. Dans les hospices généraux, ils côtoient les fous, les prostituées et autres perturbateurs de l'ordre social, malgré une loi pénale de 1791 qui s'oppose à ces pratiques et envisage des Maisons d'éducation spéciale pour les mineurs de justice. En 1836, sous l'impulsion du courant de philanthropie sociale inquiet du sort des enfants, s'ouvre à Paris la maison d'éducation correctionnelle de la Petite-Roquette. Les cinq cents jeunes détenus y sont soumis à l'isolement et au silence qui « favorisent le repentir ».

Parallèlement à l'expérience parisienne se développe une nouvelle institution, la colonie agricole, dont la première s'ouvre à Mettray, dans L'Indre et Loire, sous la direction de l'ancien magistrat Frédéric-Auguste Demetz. Le but de cette initiative privée est d'éloigner les enfants de la ville, lieu de perdition. Le retour à la nature et au monde rural apparaît comme une solution idéale. Les enfants confiés par les tribunaux seront paysans ou militaires. Les premiers temps, l'expérience semble positive aux observateurs – au point que le modèle se multiplie en France et en Europe –, mais dès 1850, le changement se fait sentir. Sous le Second Empire, la notion d'éducation est remplacée par celle de peine. Le projet devient répressif, il s'agit de soumettre la mauvaise graine. En 1843, Mettray accueille cent cinquante colons. En 1850, sept cents. L'image du bagne se profile. À cette époque, l'État reprend l'idée à son compte. La loi du 5 août 1850 instaure les premières colonies pénitentiaires et correctionnelles d'État. Et définit les conditions d'envoi dans les colonies. Celles-ci reçoivent les jeunes détenus, âgés de plus de treize ans, condamnés à un emprisonnement de plus de six mois et qui n'excède pas deux ans. Mais également ceux qui, en vertu de l'article 66 du code



pénal, sont considérés comme ayant agi sans discernement. Acquittés, ils ne sont pas remis à leurs parents et sont détenus, pour être éduqués, jusqu'à leur majorité pénale (seize ans) ou civile (vingt et un ans). La deuxième solution, « la vingt et une », semble être la plus couramment suivie.

À partir de 1860, les colonies pénitentiaires d'Aniane, Belle-Ile, Saint-Hilaire, Saint-Maurice et autres ouvrent leurs portes.

Ainsi que leurs versions correctionnelles à Eysses et Gaillon, destinées à accueillir les criminels de sang et les fortes têtes. En 1880, la chose est acquise, ces enfants sont considérés comme inamendables. Tout projet éducatif est donc inutile.

La journée des colons se déroule dans les ateliers, à raison d'une dizaine d'heures par jour. Une soupe matin et soir, et une pitance de légumes accompagnés de pain, pour le déjeuner, constituent l'ordinaire de la journée d'enfants en pleine croissance. La viande est distribuée une fois par semaine en moyenne. La plupart du temps, les colons dorment dans des « cages à poules ». Les dortoirs sont constitués d'un alignement de cellules grillagées d'1,10 mètre sur 1,90 mètre. Au-dessus de la porte, figure le matricule du locataire. Un lit, une paillasse, deux couvertures, un sac de couchage et un pot de chambre forment le mobilier. Au bout du couloir un poste de surveillance et, sur les murs, des lampes éclairent en permanence. En bruit de fond le martèlement des galoches ou des sabots du surveillant qui fait sa ronde.

Le droquet pénal est la tenue réglementaire. C'est une veste de grosse toile rêche, beige, accompagnée d'un pantalon assorti. La tête, complètement rasée, reçoit un béret vaguement basque. Les pieds, eux, sont chaussés le plus souvent de sabots.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la situation se dégrade encore. Les dix colonies en activité sont de véritables « pourrissoirs ». La discipline, sans limites, est à base de brimades et de coups. Les colons entre eux ne sont guère plus tendres. C'est le règne du caïdat et la force qui fait loi. À leur

arrivée, les jeunes garçons doivent choisir leur camp : courber l'échine ou se bagarrer. Le système va perdurer jusqu'aux années cinquante.

Après la révolte des pensionnaires de la Maison d'éducation surveillée (nouvelle appellation des colonies depuis 1927) de Belle-Ile-en-Mer en 1934, les autorités se penchent sur le problème. Et il faudra attendre l'ordonnance du 2 février 1945 pour privilégier l'éducation au pénal. Mais ce n'est qu'à la fin des années cinquante que l'on se débarrassera définitivement des mauvaises habitudes.

### *Les vrais de vrais sont de retour*

Pour ceux qui ont la chance de sortir avant vingt et un ans, la majorité, c'est le retour dans le quartier. Endurcis et entourés de l'auréole des affranchis, les anciens colons ont acquis la mentalité qui règne dans leur futur métier. Habités à la loi du plus fort – et du plus malin –, ils ont les réflexes nécessaires à leur survie ainsi qu'un début de carnet d'adresses. Titulaires d'un casier, ils trouvent plus difficilement du travail. Sans compter qu'ils sont à l'âge de la puberté... Suivant l'exemple de ses aînés, le jeune marlou s'adjoint les services d'une « promeneuse d'amour », dont il surveille le soir les déambulations intéressées. C'est sa « première marmite ». Une fleur du pavé issue des mêmes quartiers. La fille subvient à ses besoins. Il habite un hôtel borgne et fréquente les débits de vin. Ses journées, il les passe à jouer aux cartes – manille, marseillaise, passe anglaise... – avec ses semblables. Son territoire est délimité par son quartier, en périphérie de la ville, ses bals et ses estaminets. Sa femme travaille le plus souvent sur les boulevards extérieurs, le long des fortifications. Ou carrément sur ces dernières. Jeunes vagabonds et pierreuses s'y côtoient. Les voyous y règlent leurs comptes à coups de couteau, au rasoir ou à la savate. En direction de la banlieue s'étend la zone

*non aedificandi* (espace interdit de construction), une bande de terrain de deux cent cinquante mètres de large. C'est là que se concentrent les villages des biffins (chiffonniers).

Lorsque leur femme est ramassée par les mœurs et emmenée à Saint-Lazare, la prison des filles, ou bien malade, les jeunes hommes se mettent alors au vol. Le moins violent est dit « au poivrier ». Il s'agit de détrousser les ivrognes qui cuvent sur les bancs publics. Ensuite, c'est toute la gamme de l'attaque nocturne : vol à la bascule, coup de la petite chaise, coup du pante, coup de pied de vache, coup du père François... Autant de techniques physiques qui se travaillent à deux ou en solitaire.

### *Biribi ou le baccalauréat du voyou*

Le BEPC en poche, le voyou doit alors décrocher son baccalauréat. Le diplôme qui lui ouvrira les portes du métier : un séjour au bataillon d'infanterie légère d'Afrique. L'apprenti devient alors un « joyeux », surnom donné aux bataillonnaires.

À Paris, les futurs joyeux sont convoqués au fort de Charenton avant d'être dirigés vers la gare de marchandise de Bercy. Du fort, ils ressortent entourés et gardés par les fantassins et les gendarmes. Sur le bord de la route, les filles et les amis apportent leur soutien aux hommes et aux copains qui partent alors pour les quatre bataillons répartis dans les trois provinces algériennes de Constantine, Alger, Oran et en Tunisie.

Créés en 1832, les Bila regroupent à l'origine les fortes têtes de l'armée une fois libérées des compagnies de discipline. À partir de 1836, ils reçoivent les appelés frappés d'une condamnation de droit commun d'au moins trois mois de prison au moment de leur incorporation. L'armée évite ainsi la contamination de la saine jeunesse. Le service national forge le citoyen. Les Bat' d'Af accueillent également les libérés des divers pénitenciers militaires qui viennent y finir leur temps.

De 1818 à 1945, la France a développé en Afrique du Nord le système militaire répressif le plus complexe d'Europe, connu sous le terme générique de Biribi. Durant un siècle et demi, appelés comme engagés indisciplinés, condamnés civils et militaires sont envoyés à « Biribi sous le soleil d'Afrique » pour y expier leurs fautes. Le régime en vigueur dans les bagnes d'Afrique du Nord dépasse en horreur celui des pénitenciers civils. Biribi est la première forme de transportation pénale, trente ans avant l'exil des forçats en Guyane. Le système s'installe en Algérie à la faveur de sa conquête, puis en Tunisie, au Maroc, et dans une moindre mesure à Madagascar, au Sénégal, et aux Saintes.

Composé de corps divers qui sont autant d'échelons répressifs, le système s'articule autour de deux institutions principales : conseil de discipline et conseil de guerre. Le premier s'occupe des indisciplinés, les orientant vers les compagnies de discipline, le second juge les militaires coupables de crimes ou délits. Envoyé bien souvent pour une peccadille à Biribi (le code militaire est très strict, et la neutralité des juges inexistante), le militaire est transformé en bagnard et condamné, par le jeu des punitions internes et des passerelles existant entre les corps, à errer dans l'institution pendant des années. Celle-ci est composée des corps d'épreuve : bataillons d'Afrique et sections d'exclus de l'armée, destinés aux appelés titulaires de condamnations infamantes pour crimes. Viennent ensuite les compagnies de discipline créées en 1818, qui reçoivent les appelés et engagés indisciplinés. Devenues sections spéciales à partir de 1910, il en existe pour l'armée de terre, la marine, les troupes coloniales et la Légion étrangère. Et enfin les institutions pénitentiaires : prisons militaires pour les condamnations à moins d'un an, pénitenciers pour les militaires condamnés pour crimes et délits civils (d'après le code pénal) et ateliers de travaux publics pour les militaires condamnés pour des crimes et délits militaires (d'après le code de justice militaire).

Ces trois dernières institutions reçoivent les condamnés des conseils de guerre.

Si le recrutement du Bat' d' Af est plutôt rural à ses débuts (notamment des jeunes braconniers), très vite il s'urbanise. Et les appelés, jeunes caïds des grandes villes, malfaiteurs de profession, y sont nombreux. Souteneurs, casseurs, voleurs, ils font gourbi (petit groupe) par pays : Marseillais, Parisiens, Lyonnais... La loi en vigueur est celle des prisons. Là encore, mieux vaut savoir jouer des poings et du couteau pour défendre sa dignité... L'homosexualité est omniprésente. Même ceux qui ne pratiquent pas ont des gitons qui leur assurent les tâches quotidiennes : vaisselle, ménage, linge... Le quotidien est rythmé par les marches harassantes, les manœuvres militaires, les travaux de terrassement, le tout sous un soleil de plomb. Les automutilations pour échapper au travail sont fréquentes : doigts coupés, maquillage de maladies par divers stratagèmes... Les fortes têtes qui n'apprécient pas le régime sont dirigées vers la compagnie de discipline du bataillon, la CD. Les punis y enchaînent les heures de pelote (ronde infernale rythmée par des exercices) et les travaux les plus pénibles.

Les conditions de vie très dures sont assez similaires dans les différents corps qui composent Biribi. Frappés et torturés par les surveillants, mal nourris, vivant sous le joug des caïds, le travail des appelés consiste principalement à casser des pierres et tracer des routes sous le soleil du Sahara.

### *Nazes et bousillés*

Rare distraction, le tatouage se développe de manière spectaculaire sur toutes les peaux. Symbole de révolte, mais aussi d'exclusion volontaire de la société, et surtout du désespoir de ne jamais sortir de cet enfer, il devient la marque de fabrique de ces hommes.

Et comme le rappelle la chanson de Fernandel, « je suis un dur, un vrai, un tatoué, des bataillons d'Afrique je porte la marque de fabrique » (*Raphaël le Tatoué*, 1938), ces champions toutes catégories sont les « joyeux » des bataillons d'Afrique.

Après six mois de service, huit hommes sur dix sont tatoués. Et pas qu'un peu.

Chaque bataillon a ses artistes. On procède généralement pendant la sieste, dans les baraquements. Un guetteur se poste à l'entrée de la chambrée. En guise de calque, le motif est reporté sur une feuille de papier et les contours perforés de trous très rapprochés, à l'aide d'une aiguille. La feuille est ensuite appliquée sur la peau du patient et frottée avec un tampon enduit de suie ou de noir de fumée. Les contours sont ainsi reproduits fidèlement sur l'épiderme. Le piquage peut alors commencer. Trois aiguilles très fines enserrées dans deux petites plaquettes de bois constituent la machine et le noir de fumée, l'encre. Autre technique plus douloureuse, mais pratiquée en l'absence d'un artiste qui sache dessiner, celle du rasoir. On utilise une gravure passée à la fuchsine, collée sur la peau et découpée au rasoir ou à la plume à vaccin. Les manques sont retouchés à l'aiguille et étendus de suie ou d'encre de Chine. Après le sang, le pus, les croûtes et les furoncles, la peau boursouflée et douloureuse laisse apparaître le dessin. La durée du travail se mesure en siestes. Les sujets qui prennent tout le dos ou la poitrine en demandent vingt ou trente. Ainsi jour après jour (ils y passent des années) le corps se recouvre d'ornements.

Le répertoire en est aisé. Les dessins et écritures sont bien souvent les mêmes d'un homme à l'autre. Dans certains cas ils répondent à un code bien précis. À chaque peine ou juridiction, chaque activité, chaque type d'établissement pénitentiaire correspondent des symboles préétablis.

Sans compter les motifs patriotiques et religieux, fantaisistes et historiques, amoureux et érotiques, les inscriptions

professionnelles, métamorphoses-métaphores. La poésie du souteneur s'apprécie entre le sexe et le nombril : « Au plaisir des dames », « Huile de paf », « Robinet d'amour », « Morceau choisi », « Goûtez et comparez »... On peut également lire sur ces peaux les sentences fatalistes de la « canaille malheureuse » : « Enfant du malheur », « Né sous une mauvaise étoile », « Fatalitas », « Victime de l'injustice », « Le baigne sera mon tombeau », « Le passé m'a trompé, le présent me tourmente, et l'avenir m'épouvante »... D'autres formules sont plus vindicatives : « J'ai aimé, j'ai souffert, maintenant je hais » ; « Vaincu mais non dompté »... Très prisés, les points de reconnaissance entre détenus : quatre en carré et le cinquième au centre, « Seul entre quatre murs » ou « Mon cœur à ma mère, ma tête à Deibler [bourreau de l'époque], mon fric aux putains » ; groupés sur un domino avec sur l'autre moitié trois points, ils signifient « J'emmerde la police » et « Mort aux vaches » ; un point sur la troisième phalange de tous les doigts moins le pouce, c'est « Le chemin du baigne ». Il existe également une multitude de symboles aux significations variées : un S à côté d'une poire, « Espoir » ; une tête de clown, « Tout me fait rire » ; un œil ouvert, « Ouvre l'œil », « Fais gaffe », etc.

La mode du « bousillage » n'est pas anodine. Au tournant du siècle, pour figurer avec prestige parmi les gars du Milieu, le parfait affranchi doit être « naze et bousillé », c'est-à-dire syphilitique et tatoué.

Cet engouement connaît son apogée à la Belle Époque. Les forces vives de la voyoucratie, escarpes de la zone parisienne, jeunes durs des boulevards extérieurs, en sont friandes. Affiliés en bandes, ils instaurent des signes de reconnaissance : un point entre les yeux, un autre à la limite du sourcil, etc. S'ils se font faire une partie de leurs vignettes dans les centrales et autres maisons d'arrêt, ils fréquentent aussi quelques artistes pas vraiment installés. À Paris, les tatoueurs de la pègre s'appellent le père Rémy, Médéric Chanut ou encore le père Zéphyrin.

*Les artistes de la pègre*

De 1877 à 1885, le père Rémy est le tatoueur des rôdeurs et des filles du quartier de la Villette. L'été, il pique au canal de l'Ourcq, à Pantin, où la jeune pègre se baigne. Au tournant du siècle, c'est au tour de Médéric Chanut de tatouer, entre autres, les signes d'affiliation des bandes de rôdeurs de la capitale : les cœurs pourris, les costauds de la Villette, les grains de beauté... En 1900, à l'hôpital de la Pitié, il fait la connaissance d'un ancien disciplinaire, habile tatoueur, qui le forme. Habitué d'un bar de la rue de Pali-Kao, à Belleville, il rencontre des voyous du quartier qui deviennent ses clients. En 1902, il pratique rue des Murs-de-la-Roquette. Médéric déménage ensuite pour s'installer chez Alfred, rue de Cîteaux, un petit marchand de vin établi derrière l'hôpital Saint-Antoine. L'un de ses concurrents parisiens se nomme le père Zéphyrin, tatoueur et ramasseur de mégots. Armé d'un paquet d'aiguilles, de bâtonnets creusés en long et de divers colorants, encre bleue et rouge, il lave la région à tatouer avec une goutte d'eau-de-vie ou avec sa salive avant d'y piquer son art.

À partir de la Première Guerre mondiale, le tatouage se fait plus discret, sans disparaître pour autant. Les criminologues ont rapidement saisi l'intérêt d'un tel étalage, qui rend l'identification des récidivistes bien plus aisée. Nombreux sont les détenus qui, marqués à jamais, immédiatement identifiables par la police, regrettent un geste souvent dicté par la forfanterie, l'esprit d'imitation et le désespoir d'une jeunesse perdue.

La tradition ne survivra pas à la Seconde Guerre mondiale. Bagnes de Guyane, pénitenciers et ateliers de travaux publics d'Afrique sont alors fermés. Et les compagnies de discipline et autres Bat' d'Af, sans disparaître, n'habilleront plus que rarement leurs pensionnaires. Le tatouage, et avec lui l'ensemble du folklore voyou, s'effacera.



*Un monde sous surveillance*

De retour sur le pavé de Paris, le garçon, tatoué de la tête aux pieds et buriné par le soleil du Sahara, peut commencer sa véritable ascension. Enfin, pour ceux qui le veulent vraiment. Être truand, c'est un choix. Bien sûr, les erreurs de jeunesse limitent les possibilités de faire carrière honnêtement. Mais il est toujours possible de bifurquer. Ceux qui restent s'engagent alors dans une voie souvent sans issue : la prison ou la mort. Le crime paie rarement.

Au Bat' d'Af, dans les prisons militaires, à Biribi en général, le marlou s'est fait des connaissances. On s'est échangé les adresses des bars, les noms des copains. Il commence à avoir des relations et une réputation. Surtout une réputation. Si le jeune homme s'est bien tenu... Après quelques années à manier la pelle en Afrique, il est devenu un dur à cuire, un vrai de vrai. Si sa femme l'a attendu, il rempile avec elle, sinon il retourne à la pêche dans les bals de quartier.

Mais, pour exercer, le bon professionnel a besoin d'un parapluie, une couverture qui le protège de la loi sur le vagabondage spécial et le proxénétisme, loi renforcée par celle du 3 avril 1903 qui oblige le souteneur à justifier de ses revenus. Il lui faut donc trouver un emploi fictif et le tour est joué. Un ami le salarie, à qui il reverse le montant de sa paie. Mais, en cette fin de siècle, l'étau se resserre. La police et la justice s'organisent.

Sous la III<sup>e</sup> République, l'anthropométrie criminelle apparaît et la législation contre les malfaiteurs professionnels se renforce. Le phénomène de la récidive est mis au jour par les statistiques criminelles. Une loi sur la relégation des récidivistes proposée par Waldeck-Rousseau est adoptée le 27 mai 1885. Suivie par celle du 26 mars 1891 sur la récidive correctionnelle. Au-delà de quelques condamnations, le truand ira faire carrière aux antipodes : en Guyane ou en Nouvelle-Calédonie pour la vie.

Adieu, indésirables. Pour parfaire la connaissance de ce petit monde, la fiche signalétique est instaurée en 1888, qui permet d'optimiser le casier judiciaire (organisé par la loi de 1850 puis perfectionné et consacré par les lois du 5 août 1899 et du 21 juillet 1901). Quelques années plus tôt, en 1879, le système d'identification a été proposé par Alphonse Bertillon et mis à l'essai à la préfecture de Paris en 1882.

Mais la répression peut avoir du bon. Pour le truand qui débute, la taule est presque un mal nécessaire. L'école du crime. Les condamnations qui émaillent sa carrière améliorent son carnet d'adresses.

Les maisons d'arrêt et autres centrales sont des lieux de rencontres idéaux. Tout comme à la colonie ou à Biribi, on écoute les aînés, on compare les expériences, et on prépare la sortie. Pour les Parisiens, ces salons de la truanderie ont pour nom la Santé, la Roquette, Fresnes...

Une fois dehors, direction le zinc. Les bars à l'extérieur servent de relais. C'est le bureau, où l'on retrouve les connaissances, où l'on dépose des messages, où l'on reçoit son courrier. Le taulier, bien souvent un ami, garde les paquets et planque les armes lors des descentes.

### 3.

## SOUTENEURS, CASSEURS, TRICHEURS... À CHACUN SA SPÉCIALITÉ

Les macs qui surnagent dans ce panier de crabes montent alors les échelons de la pègre. Pour augmenter les bénéfices, les plus doués adjoignent d'abord à leur gagneuse un doublard. Cette deuxième fille n'entretient avec son souteneur que des relations professionnelles. La première est la dame de cœur – enfin le croit-elle. C'est elle qui bénéficiera d'une vie de labueur passée aux côtés de son maître. Elle qui deviendra maîtresse ou sous-maîtresse de maison, ou qui tiendra la caisse du bar, de l'hôtel, du bal acheté pour la retraite. Si l'homme ne l'abandonne pas avant.

L'objectif du voyou, c'est de finir bourgeois. À l'abri pour le restant de ses jours. Avec une rente qui lui assurera la retraite qu'il n'aura pas et qui lui évitera de finir dans la misère d'un hospice pour indigents.

Au fur et à mesure de son avancée dans la carrière, le souteneur peut posséder une véritable écurie avec trois, quatre, voire huit filles qui travaillent pour lui. Il est alors arrivé. C'est un vrai mec du Milieu. Où commence et où s'arrête-t-il ce Milieu ? Ses frontières sont informelles, mais il n'englobe pas le crime dans son ensemble pour autant. Pour en être, il faut être reconnu par ses pairs. Tirer ses ressources du proxénétisme et du banditisme et avoir fait ses preuves. Savoir fermer sa gueule et tenir son rang.

*La reprise individuelle*

Si le proxénétisme est le terreau du Milieu, d'autres spécificités en forment les ramifications : cambrioleurs, casseurs, bookmakers, voleurs en tout genre... autant de corporations qui forment des milieux spécifiques. Perméables les uns aux autres, ils se croisent dans les bars, derrière les barreaux et surtout dans les cercles de jeu. Ce qui distingue le voyou du cave, c'est le travail. Le deuxième s'y tue, tandis que le premier l'évite. Parfois, le cambrioleur, travailleur de l'ombre, est également la proie des sarcasmes des proxénètes. Il le leur rend bien, eux qui vivent de la faiblesse des femmes... Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, chacun a sa spécialité, les clivages demeurent. Pourtant, il arrive au souteneur oisif de mettre la main à la pâte. Par appât du gain et pour augmenter son capital, ou pour s'assurer une bonne cote auprès des collègues et des filles. Il se fait alors voleur, casseur ou cambrioleur. C'est encore l'époque où les particuliers ont des bas de laine bien remplis.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les observateurs recensent plus de trois cent cinquante manières de voler. Plus ou moins sophistiquées.

Vol teinté d'escroquerie tel le « rendez-moi » que l'on dit inventé par les gens du voyage, un tour de passe-passe destiné à embrouiller les commerçants qui se trompent sur le rendu de la monnaie. Ou encore le vol à la fausse qualité qui consiste à se faire livrer des tissus, ou autres marchandises, commandés à une adresse qui n'est pas la sienne. Le voleur appose une plaque temporaire sur la façade et attend le livreur devant. Et une fois la marchandise récupérée, et avant de régler, repasse commande immédiatement. Le temps que le livreur revienne, il a disparu... Citons encore le vol à la détourne, à l'aumône, à la tire (pickpocket), à l'américaine ou au charriage, le vol à la brock (les bijoux trafiqués), le vol à la roulotte, le vol à l'accident...

Les meilleurs « charrieurs » de Paris se nomment Gaston Guillaume, Finance, Jean Rannon, Van der Bruck. En 1898, l'équipe a ramassé cinq ans pour vol à l'américaine ou au charriage – une escroquerie habile qui consiste à plumer un étranger à son arrivée à Paris. Dans le coffre que possédait Guillaume au Crédit Lyonnais, la police retrouva de nombreux titres d'achats immobiliers. Murphy (ou Clifford, ou Barry) et son complice Beaumont, qui parlent anglais, en sont les autres spécialistes. Ils ont réussi à dérober 21 000 francs en 1877. Avec un certain Delaney, Murphy subtilise 46 000 francs au Crédit foncier quelque temps plus tard. Tandis que Delaney le protège d'un journal, Murphy empoche la liasse de billets. Relégué en Guyane, Delaney s'en évade en 1895.

#### *De la plume au chalumeau*

Comme pour le proxénète ou le voleur, la caste des cambrioleurs-casseurs connaît également sa hiérarchie. Au bas de l'échelle, se trouvent les pieds-de-biche qui s'attaquent aux cambrioles, les petites chambres mansardées au dernier étage des immeubles. Occupées par des travailleurs modestes, elles sont désertées durant la journée. Les cambrioleurs jouent alors de la plume, pied-de-biche ou pince-monseigneur, dent et ciseau à bois (surnommés les voleurs au fric-frac), ou du rossignol, crochets et fausses clés (surnommés les caroubleurs) pour y dérober le peu de biens du locataire. D'autres choisissent d'escalader la façade ou plus souvent de descendre par les toits, ce sont les vanterniers. Viennent ensuite les dévaliseurs de villas. Ces équipes opèrent en province ou en banlieue : Enghien, Saint-Cloud, Sèvres, Chaville, Épinay, Sannois... lorsque les propriétaires sont en villégiature sur la côte méditerranéenne, par exemple. La cible, repérée à l'aide de feuilles mortes pliées en deux dans la serrure, subit alors l'assaut des cambrioleurs qui, en règle générale, raflent tout sur leur passage.

Mais l'une des castes les plus prestigieuses est celle des bourcarniers. Ces derniers travaillent en équipe et s'attaquent aux commerces et bureaux. Et surtout à leurs coffres. Au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les techniques d'ouverture évoluent en fonction de la sophistication des blindages et des serrures. Pour venir à bout des Fichet, Haffner et autres Desbains, les Rolls de l'époque, l'ouvreur utilise marteau, pince et ciseau. Pour éviter que le bruit de l'opération n'alerte le voisinage, les truands descendent le coffre – qui peut peser de cent à huit cents kilos – et l'emportent avec eux. La règle prescrit un homme par cent kilos. Chargé dans un fiacre, plus rarement dans une voiture à bras, le coffre est éventré dans une planque voisine et parfois dans un terrain vague proche. Plutôt que de s'attaquer aux serrures, les spécialistes jettent leur dévolu sur le blindage – et plus facilement sur le fond, rarement blindé. Plus tard les ciseaux et les scies à main fortement trempées ont fait leur apparition. Ensuite vinrent les vrilles, puis les vilebrequins mus par un archet et maintenus par un serre-joint. Puis la version américaine avec mèches perfectionnées et enfin le foret, lui aussi américain. Le génie voyou en marche invente même le perforateur actionné par lampe à pétrole, utilisé notamment à Marseille chez un changeur. Heureusement, Edison met au point une petite batterie qui actionne le foret et éclaire en même temps. Portable, elle se place dans un étui à jumelles porté en bandoulière. La technique la plus courante conjugue l'utilisation du vilebrequin, de la lime carrée insonore grâce à son manche de plomb et de la scie à métaux fortement graissée. Le trou est percé à l'aide de la première, agrandi avec la deuxième et la tôle découpée avec la troisième.

Les outils de fabrication spéciale proviennent souvent de l'étranger : pinces, mèches et cisailles sont anglaises, la scie circulaire, le pont sont italiens, les vrilles à hélices entourées de lames d'acier sont allemandes et les scies à métaux américaines.

Le reste est fabriqué sur commande par des artisans discrets.

Au tournant du siècle, la dynamite entre brièvement en piste. Trop bruyante et dangereuse, elle est abandonnée. La véritable révolution, c'est l'invention du chalumeau oxyhydrique, puis oxyacétylénique. Apparue en version portable à la fin du siècle et utilisée par les truands à la Belle Époque, on dit que les Français en furent les pionniers. L'appareil est simple : deux réservoirs à gaz comprimé, l'un contenant de l'oxygène, l'autre de l'hydrogène (oxyhydrique) ou de l'acétylène, et un brûleur où se mélangent les gaz. La flamme de trois mille degrés attaque les plaques de moins de quinze millimètres. Pour celles supérieures à deux centimètres, l'ouvreur chauffe à blanc puis coupe l'hydrogène ou l'acétylène avant de finir le métal ramolli à l'oxygène seul. Le silence de l'appareil permet sa découpe sur place, et réduit le nombre de participants. Les parts sont plus grosses et les risques de bavardage amoindris.

Mais, pour accéder à l'objet tant convoité, il faut s'adjoindre le concours d'un casseur de portes et perceur de murailles. À la fin du siècle, se répand la technique du parapluie. En 1899, le bijoutier-joaillier David Lévy qui exerce cours Saint-Louis, à Marseille, en est la première victime. Au-dessus de sa boutique, se trouve un appartement occupé par une agence de transport. À la nuit tombée, alors que le commerce est fermé et le bijoutier rentré chez lui à quelques numéros de là, des cambrioleurs investissent l'appartement. Après avoir descellé les carreaux de céramique du plancher, ils percent un trou d'une trentaine de centimètres de diamètre et y introduisent un parapluie en forte cotonnade. Une fois passé, ils l'ouvrent et fixent son manche à une traverse. Ils agrandissent leur trou en prenant soin de faire tomber les gravats dans le parapluie et éviter ainsi un bruit repérable de la rue. Ensuite, le trou étant assez large pour un homme, ils descendent le parapluie dans le magasin, fixent une corde à nœuds au plancher et se

laissent glisser vers le butin. Ne reste alors qu'à repartir par le même chemin.

Une fois le coup fait, les cambrioleurs se rendent chez le receleur, le « fourgat », pour écouler le fruit de leurs rapines. Autre figure de ce milieu spécial à la lisière de la pègre, ces derniers exercent généralement les professions de brocanteurs, de bijoutiers et même de chiffonniers. On trouve parmi eux d'anciens truands comme Gros Papa, qui a débuté cambrioleur, ou Jean, dit Mon Oncle, ancien roulottier qui mourut à la centrale de Beaulieu, condamné à cinq ans de réclusion.

### *Baptistin Travail, le précurseur*

À la Belle Époque, le prince du chalumeau s'appelle Baptistin Travail, dit Titin. Véritable légende du Milieu, ce Marseillais commence à manier la flamme oxyhydrique dès 1907. Fils de maréchal-ferrant de la banlieue marseillaise, son père voulait en faire un forgeron. Raté ! Titin sera cambrioleur. Petit, plutôt chétif, rien ne laisse présager son avenir de chef de bande. Loin d'être un tendre, Titin porte deux calibres lors de ses opérations. Une fois son matériel mis au point, le garçon se lance dans le business. Le Crédit Lyonnais de Marseille est sa première cible. Il enchaîne avec le coffre de la mairie de la ville. Butin : 40 000 francs. Des jaloux ne tardent pas à se manifester, réclamant une part sur la recette. Titin refuse et part pour Nice et sa Riviera. Un complice le précède avec les deux valises contenant le réservoir d'acétylène dissous, le tube d'oxygène, le chalumeau découpeur et quelques pinces. Les bagages compromettants sont déposés dans un bar ami près de la gare.

À Nice, Titin s'attaque à une bijouterie du centre-ville située sous les arcades. L'équipe perce le mur d'un commerce voisin pour s'introduire dans la place. Mais le chalumeau, mal réglé, fait des dégâts. L'intérieur du coffre fond, dégageant une épaisse



fumée. Seul un diamant échappe aux flammes. Baptistin part pour Turin le « laver », tandis que Pastis, le porteur de valises, le rapporte à Marseille. Au retour du patron, il exige sa part en échange du matériel. Le soir même, il est tué : prétextant le partage du butin, Titin convie Pastis et deux complices à se rendre en voiture à cheval au puits Fondacle. En chemin, l'homme assis derrière Pastis l'étrangle et son corps est jeté dans le puits. Interrogé, Titin nie et ressort libre.

Mais son coup le plus célèbre est le cambriolage du coffre-fort du tribunal d'Alger. En compagnie de Janin les Dents en or (ou Gueule d'or), truand marseillais comme lui, il s'y présente la veille du 14 juillet 1911. Habillés de blouses blanches, ils se font passer pour des électriciens chargés d'installer les décorations de la fête nationale.

À l'occasion, Titin ne dédaigne pas la carambouille. La même année, il se rend à Toulon – alors capitale de l'opium et dont les trafiquants se réunissent dans les bars du port – et vend à des officiers vingt-cinq pots d'opium, qui s'avère être du goudron...

Il enchaîne ensuite les ouvertures de coffres, et finit par être arrêté. La Première Guerre mondiale survient. Il aurait alors été missionné par l'État pour cambrioler le coffre de la légation d'Allemagne à Berne. Sans doute l'une des premières collusions des services avec la truanderie. Le coup réussi, il se serait remis à son compte. Entre-temps, Janin, son complice, s'est installé à Rio de Janeiro où il officie comme proxénète. Condamné à la relégation, il s'est évadé de Guyane. Recherché, Baptistin l'y rejoint en s'embarquant à Barcelone par l'intermédiaire de Bordes, qui y tient une auberge. Il compte trafiquer les pierres. Arrêté, il est extradé vers la France. Janin embarque avec lui. À l'escale espagnole de Barcelone, Baptistin s'enfuit et gagne Tanger où il est finalement capturé. Incarcéré à Fresnes, il est condamné aux travaux forcés et envoyé en Guyane où il finit ses jours. Janin, resté à Barcelone, est arrêté alors que sa

femme vole un client... Adieu à son quartier natal de la Belle-de-Mai à Marseille, et rebonjour à la Guyane !

*Profession : ouvrier*

D'autres ouvriers se tailleront une solide réputation avant et pendant la Première Guerre mondiale. Parmi eux, Jules Bonnot, né en 1876, redoutable cambrioleur bien que n'appartenant pas au Milieu. Le 26 janvier 1909, la police perquisitionne sa planque et trouve, outre des rouleaux de fausse monnaie, huit chalumeaux oxyacétyléniques et un manuel intitulé *La Manière de se servir des chalumeaux*, technique qu'il avait mise en pratique en ouvrant chez un notaire de Vienne ainsi qu'à l'usine Singer. Ou encore Jean Castelli, un athlète né en 1890 et qui travaille avec un certain Mosca, son assistant. Tous deux sont d'ex-ouvriers métallurgistes de l'arsenal de Toulon, où ils maniaient le chalumeau et où ils continuent d'emprunter le matériel nécessaire à leurs expéditions. Pour les trouver, il suffit de fréquenter le bar des Hommes de la ville, l'Entracte. Si Castelli apprécie la rapidité du chalumeau, il ne dédaigne pas l'emploi du foret électrique. Il faut d'abord placer contre la porte la « ventouse », une plaque carrée de vingt-cinq kilos, percée de quatre trous en carré et d'un cinquième en son milieu, juste sous les boutons, à mi-hauteur, tenues par quatre mains. Puis, à l'aide d'un pointeau, marquer l'emplacement des cinq trous et retirer la plaque. Ensuite, grâce à une douille voleuse adaptée à une lampe, il faut brancher le foret. Ne pas oublier de l'emballoter de chiffons pour en atténuer le bruit et de prévoir de l'huile à verser pendant l'opération. Une fois les trous percés dans la porte, il faut les agrandir à l'aide de tarauds de trois tailles différentes. La plaque remplacée, les trous concordent. Il faut alors boulonner les quatre trous. Reste le cinquième, dans lequel le boulon est vissé à fond. Millimètre par millimètre, on le manœuvre à l'aide d'une clé rallongée

d'un tube pour augmenter la puissance. Après deux heures d'efforts, la ventouse arrache les serrures de sécurité du coffre.

Lors d'un casse en 1921, accompagné du Lyonnais Jean-Baptiste Buisson, Castelli tire sur un veilleur du dépôt de trains de marchandises qui les a surpris. Premier meurtre – impuni – pour l'aîné des Buisson. Quelque temps après, en octobre 1921, Castelli et Mosca sont arrêtés en flagrant délit lors d'un cambriolage et condamnés à huit ans de travaux forcés. Castelli finit sa détention guyanaise à l'île Royale.

D'autres truands ont inscrit leurs noms au panthéon des cambrioleurs : Petitdemange, qui perfectionna les outils et fut l'un des premiers à endormir les victimes au chloroforme ; Almayer, condamné à treize ans de travaux forcés en 1878 et qui s'évada de Guyane peu après ; Cayro, condamné à dix ans de travaux ; Dufour de Belleville, condamné à vingt ans de travaux pour le cambriolage de l'hôtel de Mme Ledru-Rollin en 1887 ; Képi de la Courtille, ancien Bat' d'AF envoyé au bagne pour cambriolage qui s'évada, vint retrouver sa femme la Grande Louise avant de se faire reprendre ; Dubois, qui prit la perpétuité pour un cambriolage suivi d'une tentative de meurtre sur un policier et des passants. Et encore, Colonel, condamné à vingt ans de travaux forcés, et Louis Carel, condamné à dix ans en 1905. Son équipe suivait les déplacements du président de la République et cambriolait les appartements des curieux massés sur son passage.

Enfin, Henri-Léon Scheffer, surnommé Georges l'Artilleur, a lui aussi laissé son nom dans les annales du crime. Moins glorieusement. Le 30 octobre 1902, il est arrêté pour le meurtre d'un domestique rue du Faubourg-Saint-Honoré, perpétré après un cambriolage. L'anthropométrie naissante vient de signer sa première victoire. L'Artilleur avait laissé ses traces de pouce sur le battant d'une vitrine dans le salon. À l'avenir, les truands se muniront de gants...

*Monnaie de singe*

Aux côtés des ouvriers et cambrioleurs, les faux-monnayeurs créent eux leurs propres richesses. Notamment en falsifiant les pièces d'argent. Trois procédés sont utilisés en cette fin de siècle : la fonte pleine, la presse et la galvanoplastie. Le premier est le plus simple et celui qui requiert le moins d'outillage. Il s'agit de réaliser un moule en plâtre des pièces de un, deux ou cinq francs et d'y verser un mélange de plomb, d'argent et d'étain. L'important étant d'avoir sous la main des pièces « fleurs de coin », c'est-à-dire suffisamment neuves pour que les reliefs soient très nets. Et de bien doser les différents éléments afin de copier le plus fidèlement possible poids et sonorité. Cette dernière, par exemple, est atténuée par l'excès de plomb.

La technique de la presse sollicite un outillage spécialisé coûteux et des complices habiles. Il faut fabriquer des lingots, des machines à vapeur pour les laminier, un emporte-pièce pour le découpage puis une presse pour l'impression tripartite (face, pile et tranche) et enfin un chalumeau pour éliminer les bavures.

La galvanoplastie consiste, elle, à couler une robe d'argent sur une pièce moulée. Mais la pièce ainsi obtenue est peu résistante.

Des petits malins de Belleville fabriquent également de fausses médailles bénites en argent qu'ils expédient par caisses entières sur les lieux de pèlerinage.

Les plus habiles s'essayaient eux aux faux billets grâce aux presses, couleurs et autres planches à imprimer.

*Faites vos jeux*

Et puis il y a ceux qui ont fait un métier du passe-temps favori des truands : les joueurs.

Les cercles clandestins, abrités dans les sous-sols de certains cafés, sont le point de rencontre du Milieu. L'un des rares endroits où le pégriote côtoie le caïd.

Jusqu'en 1837, la Ferme des jeux perçoit des taxes sur les maisons de jeu publiques. Supprimées sous Louis-Philippe, elles sont remplacées par des cercles autorisés sous l'autorité du ministère de l'intérieur. Auxquels s'ajoutent des cercles tolérés et bien sûr des tripots clandestins. Ces derniers sont d'abord l'apanage des veuves bien nées qui reçoivent après le repas les joueurs fortunés. Les tables d'hôtes proposent parties de baccara et de whist, un jeu américain. C'est seulement sous la III<sup>e</sup> République que la pègre s'y intéresse. Aux tricheurs professionnels, qu'on appelle « les Grecs », s'ajoutent les tenanciers de cercles clandestins. Et leurs protecteurs, qui fournissent notamment les videurs et découragent les jaloux.

À partir de 1890, les agents de la brigade des jeux pourchassent les parties de baraque, chasseur, moine ou cardinal, des combinaisons de billards qui admettent un nombre de joueurs illimité. La baraque est un plan incliné muni de trous numérotés. Après avoir fait une bande, le joueur doit placer la boule sur le plus fort numéro. Même principe pour le chasseur où les numéros sont remplacés par des figures d'animaux. Le chien est alors gagnant. Quant au moine ou cardinal, il s'agit de faire tomber une quille rouge parmi trente-deux. Dix ans plus tard, priorité est donnée aux roulettes clandestines des rues Charras et de Courcelles. Mais le Milieu se retrouve surtout autour des champs de course. Dès 1875, les preneurs de paris clandestins (cahier en main, ils proposent leurs cotes) délaissent la rue pour investir les hippodromes. Certains bookmakers font des fortunes. Les plus malins officient dans l'enceinte du pesage, avec la complicité des agents de la brigade des jeux. Ces derniers jouent des chevaux différents chez plusieurs books, se contentant d'empocher l'argent du gagnant sans rembourser les autres.

Mais à partir de mars 1891, et la suppression des paris aux courses accompagnée de l'instauration du pari mutuel, la police – alors forte d'une centaine d'agents – chasse les joueurs des pelouses d'Auteuil et de Longchamp. Obligés de fermer leur parapluie et de cacher leurs ardoises, ils se transforment en bonneteurs. Récidivistes, interdits de séjour, souteneurs et autres s'y mettent. Les jours de courses et de grandes épreuves hippiques, la pègre se retrouve dans les avenues du bois de Boulogne ou dans le parc de Chantilly, par équipes de cinq ou six (le teneur de jeu et ses complices, comme le dégraisseur, qui ramasse l'argent au cas où le teneur serait arrêté), surveillées par des guetteurs qui signalent l'arrivée de la première brigade des recherches, courses et jeu.

Parfois, on compte jusqu'à trente tables ou parapluies de bonneteau (pour replier le jeu plus vite). Le jeu, simple, est destiné aux perdants des courses qui veulent se refaire. Trois cartes sont retournées dont l'une est gagnante. Au parieur de deviner et de remporter une fois sa mise. Dans la foule, un joueur gagne à tous les coups, c'est le baron (le complice) chargé d'allécher le client qui, lui, perd invariablement après deux ou trois réussites destinées à l'appâter. Le bonneteur y veille grâce à une dizaine de techniques différentes. Les équipes écument les guinguettes et les chemins qui mènent aux champs de Saint-Ouen, Maisons-Laffitte, Colombes, Le Vésinet... À partir de 1895, poussés par la répression policière, les bonneteurs d'envergure – surnommés les castors – se rabattent sur les trains express des grandes lignes, notamment sur ceux de l'Ouest à la saison des courses de Deauville, Dieppe, Caen... Avantage de la décentralisation, les inspecteurs des jeux de la préfecture de Paris ne peuvent pas les suivre. Et la Sûreté générale, qui a autorité sur le reste du territoire, est embryonnaire. Pourtant, André Benoist, jeune inspecteur des jeux (surnommé par la pègre Barbe d'or ou Jésus-Christ) qui deviendra directeur de la police judiciaire, bénéficie d'une

tolérance de sa direction après l'arrestation d'une équipe à Creil. Cette dernière, fameuse, est composée de Raymond le Balafré, Pivert, Drouin, dit l'Étudiant, d'Ely le Rabouin et du teneur de cartes Perruchot, dit Pieds-Noirs. Certains bonneteurs sont recherchés pour tenir des parties. C'est le cas de trois arcans de Belleville – le Môme Lanterne, Quiqui et Noiraut – qui travaillent en commandite pour des truands dans d'autres quartiers de Paris. Avec la mauvaise habitude de disparaître avec les gains des parties.

Outre le bonneteau, d'autres jeux de rue sont proposés aux caves qui veulent tenter la chance. Malheureusement pour eux, ces parties ne doivent souvent rien au hasard. Dans les foires et les fêtes foraines, les souteneurs proposent de jouer à la parfaite ou la consolation (une toile cirée, six cases numérotées et une boîte truquée dans laquelle on agite les dés, ces derniers sont gagnants s'ils affichent le numéro misé...), les huit couleurs, la table basse, le billard à cheminée, la jarretière, la ratière, le quarante-huit, la pipe à Thomas, le vingt-cinq...

Le jeu, comme le cambriolage, mélange les différents milieux de la capitale. Les champs de courses, les foires et les quartiers d'habitations chic, créant des zones de travail neutre, poussent les voyous à se déplacer et à se rencontrer. Le Milieu parisien se met alors en place.

Au tournant du siècle, un quartier va achever de le fédérer.





ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD  
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

CHIMENE PEUCELLE  
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE J  
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA  
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET  
RELATIONS PRESSE

AGENCE TRAMES  
CESSION DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2023